

Franz Hellens

---

# Le Double et autres contes fantastiques

NOUVELLES



# Le Double

et autres contes fantastiques

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

[www.espacenord.com](http://www.espacenord.com)



© 2019 Communauté française de Belgique pour la présente édition

© Succession Franz Hellens

Illustration de couverture : © francescoch – iStock by Getty Images

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-410-3

Dépôt légal : D/2019/12.583/2

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Franz Hellens

# Le Double

et autres contes fantastiques

fantastique

*Postface de Michel Gilles*



*Nocturnal, précédé de quinze histoires*

(1919)

## La courge

Il y a quelques semaines, en me rendant à une mortuaire pour y déposer ma carte de visite, je rencontrai un de mes anciens camarades d'université, avec qui j'avais été assez lié autrefois. Pendant vingt ans, nos occupations très différentes nous avaient tenus éloignés l'un de l'autre. Je savais que Degomez dirigeait une des grandes banques de la capitale. Je me souvenais de lui comme d'un homme froid, d'esprit positif, né pour les chiffres et les affaires, et tout à fait inaccessible aux séductions de la philosophie et de la métaphysique. Je ne le trouvai guère changé. La vie ne semblait pas avoir assoupli la matière rigide de cette nature incapable de s'émouvoir au charme d'une idée.

Cependant, j'avais conservé la mémoire de quelques glorieuses randonnées accomplies avec lui, aux temps héroïques de nos études. Je fus heureux de renouer nos relations et lui proposai de passer le reste de la journée ensemble. Degomez accepta. Nous allâmes déjeuner, comme autrefois, dans une brasserie du Quartier latin. La conversation roula naturellement sur le passé. À la fin, nous en vînmes à parler du hasard funèbre qui nous avait rapprochés. Je me sentis tout à coup l'envie de sonder Degomez pour savoir s'il répugnait toujours aux idées générales et s'il se déroberait, comme autrefois, à toute provocation philosophique.

– Ces départs de l'un de nous pour l'inconnu, dis-je, que nous marquons d'un geste de politesse équivalant au signe de main de ceux qui restent sur le quai, nous obligent de loin en loin à nous souvenir de la seule énigme que l'homme ne peut affronter sans frémir...

– Vous voulez parler de la mort, répondit Degomez. Il ne m'est jamais arrivé de méditer sur ce sujet. À quoi bon, du reste ? Ce serait une pure perte de temps que de s'y attarder, vu que nos suppositions manqueront toujours de ce contrôle qui peut leur donner de l'utilité. Cependant, bien que je n'aie jamais cherché à me faire une conviction quelconque sur ce problème, je sais ce que nous devenons après la mort. Je le sais depuis peu ; je l'ai appris tout à fait malgré moi, et d'une façon vraiment étrange. Je n'ai raconté cette histoire à personne. Je suis sûr qu'on en rirait.

Je priai Degomez de me faire la confidence de cette étonnante découverte. Sur mes instances, il finit par s'exécuter.

– Il y a deux mois de cela, un après-midi, je fumais tranquillement mon havane quotidien, les pieds allongés sur la sultane de mon cabinet de travail, lorsque le domestique m'annonça la visite d'un bon campagnard de mes amis. Je le fis introduire. Il venait tout droit du Midi de la France et son premier soin, en arrivant à Paris, avait été de me voir pour me parler d'une affaire assez importante qu'il projetait. Il apportait avec lui, en même temps que l'exubérance méridionale, un cadeau spécialement destiné à moi. « Devinez ce que c'est ! » me dit-il en riant malicieusement, comme s'il cachait quelque drôlerie. Je cherchai vainement ce que cela pouvait être et m'avouai tout de suite vaincu. Cependant, la question de mon ami avait vivement piqué ma curiosité ; je le priai de me montrer tout de suite ce cadeau sans doute peu commun qu'il se plaisait à



entourer d'un si grand mystère. Mon ami sortit alors, gardant toujours le même sourire ironique aux coins des lèvres ; je l'entendis passer dans l'antichambre, et il rentra bientôt, tenant dans les mains un objet dont je ne pus tout de suite définir la nature. Lorsque je l'eus sous les yeux, je vis que c'était une courge sèche, creuse à l'intérieur et accommodée en gourde, munie d'un bouchon en métal et d'une bandoulière de cuir. « Je l'ai cultivée moi-même, me fit observer mon ami. En la regardant grossir, je ne sais pourquoi je me disais que cette courge était à toi et rien qu'à toi. Mais l'idée d'en faire une gourde ne m'est venue qu'après... »

Je remerciai cet excellent ami de sa pensée, sans pouvoir lui cacher ma perplexité devant cet étrange présent. À quoi cette gourde pourrait-elle me servir ? Je n'avais jamais été grand voyageur devant l'Éternel. Mon ami jouissait de mon embarras. Je lui assurai que cet objet me paraissait très intéressant. Ensuite je posai la gourde sur mon bureau, et sans transition nous parlâmes affaires.

Lorsque cet homme m'eut quitté, je regardai l'heure. Il me restait vingt minutes avant de me rendre à ma banque. J'allumai un nouveau cigare et repris mes idées à l'endroit exact où je les avais laissées à l'arrivée de mon ami. Tandis que je réfléchissais au travail qui m'attendait, mes regards s'arrêtèrent tout à coup sur la courge et, de ce moment, il me fut impossible de séparer mes idées de cet objet en apparence insignifiant. Il se faisait un étrange travail dans mon cerveau, comme si mes pensées s'unissaient pour retrouver une chose dont j'avais perdu la trace ; et cette chose que je cherchais, que je ne parvenais pas à rattraper, était intimement liée, je le sentais, à cette courge posée là, devant moi. Si puéril que me parût cet intermède à mes



combinaisons financières, je ne me sentis pas moins forcé de chercher la solution du rébus. Sans doute, il avait dû m'arriver autrefois d'apercevoir un objet de cette sorte, et sa vue avait coïncidé avec telle circonstance de ma vie qui échappait à ma mémoire. Je me mis à explorer le passé, confrontant quelques-unes de ses phases les plus saillantes avec cette courge, pierre de touche du métal précieux que je cherchais. Mais j'eus beau scruter en arrière, je ne trouvai rien.

Comme je m'efforçais ainsi, fixant toujours des yeux l'objet posé sur mon bureau, je me sentis dériver peu à peu dans une singulière torpeur, et une à une mes idées s'endormirent. Je demeurais bien éveillé pour le reste, mais le cerveau paralysé, incapable de reprendre le plus simple raisonnement. Et soudain, devant moi, dans une sorte de demi-rêve vaporeux, j'aperçus un chemin couvert de poussière, bordé par des arbres et des plantes exotiques, parmi lesquels on pouvait discerner des hibiscus et des palmiers ; la route se déroulait à travers une plaine où paissaient des troupeaux.

Cette vision, qui m'apparaissait comme tout naturellement après les efforts que je venais d'accomplir pour retrouver une chose oubliée, me fit comprendre que tout cela n'était pas un simple jeu du hasard, une diversion facétieuse à la sécheresse de mes travaux ordinaires. Je voulus étendre davantage l'apparition qui se manifestait à mes yeux, et fixai ma volonté en ce sens ; mais l'image disparut brusquement. Je respirai profondément, me frottai les yeux et secouai mes bras engourdis tout en regardant autour de moi. Je ne voyais plus que ma table de travail chargée de dossiers. Après avoir rassemblé quelques papiers épars, je sortis et me dirigeai vers la banque. Avant de

pénétrer dans mes bureaux, j'avais complètement oublié mon aventure.

Le lendemain après-midi, mon ami revint me voir vers la même heure, tandis que je me reposais dans mon cabinet de travail. Lorsque je l'eus reconduit jusqu'à la porte, je retournai vers le bureau, allumai un cigare et repris la place que j'avais occupée dans le fauteuil. À ce moment, mes regards tombèrent de nouveau sur cette courge convertie en gourde, qui était restée sur la table. Je me rappelai que la présence de cet objet m'avait procuré la veille une curieuse rêverie et j'essayai de retrouver cette torpeur propice où était née la vision. Mais je m'y appliquai sans succès, et je retrouvai le chemin de mes occupations ordinaires sans plus me soucier de ces imaginations.

Plusieurs fois encore, cependant, à l'heure de la sieste, je m'efforçai de ressaisir le fil de mon étrange vision. Un jour, je m'étais étendu dans le fauteuil, moins calme que d'habitude, préoccupé par l'état d'une affaire importante dont la tournure m'inquiétait. Au lieu de prendre du repos, je voyais croître de minute en minute mon énervement. Comme je songeais à ces choses, je regardai machinalement la courge toujours à la même place, sur mon bureau. À peine mes yeux s'y furent-ils posés que je me sentis entraîné dans cette même torpeur inexplicable qui m'avait envahi quelques jours auparavant. Je m'y abandonnai tout entier, et je vis devant moi un sentier tracé parmi les mêmes végétations tropicales que j'avais aperçues la première fois. Un homme arrivait à ma rencontre ; il passa lentement près de moi. Je voulus le suivre du regard, mais la figure avait disparu et le paysage lui-même s'effaça presque aussitôt. De plus en plus intrigué par cette apparition qui s'imposait à moi en dehors du sommeil, je laissai passer ce jour-là l'heure de la banque ; je

demeurai chez moi, occupé tout entier à rassembler les éléments de cet inquiétant mystère et m'efforçant inutilement d'en découvrir la clef.

De guerre lasse, je me décidai à attendre le lendemain, convaincu que la solution s'offrirait d'elle-même. Je pensai aussi qu'il serait peut-être utile de raconter ma vision à quelqu'un ; mais je renonçai à cette idée, car, dès que je me figurais cette histoire ébruitée, elle perdait aussitôt de sa cuisante réalité et je n'apercevais plus devant moi qu'une anecdote ridicule, d'ailleurs dépourvue de sens. Je gardai donc le secret de mon aventure, de peur d'en perdre le charme, espérant la pousser jusqu'en ses sources profondes.

Le jour suivant, il me fut impossible d'en reprendre le cours interrompu, et une semaine passa sans que j'eusse découvert aucun élément nouveau. Enfin, un après-midi, tandis que je considérais la courge avec la volonté bien arrêtée de retrouver la vision qu'elle avait évoquée deux fois déjà, je vis soudain que deux mains s'emparaient de la gourde et l'abaissaient lentement vers une mare d'eau claire pour y puiser ; et comme je me baissais moi-même, j'aperçus ma propre image dans le miroir de l'eau. Je ne me voyais pas tel que je me connaissais, mais comme un ermite, une figure de solitaire, hirsute, décharnée, la tête coiffée d'un turban. Je sentais mon cœur battre violemment. Je demeurai sans respiration, craignant d'effrayer par un souffle cette vision qui semblait se développer comme une vapeur, un de ces nœuds de brume blanche qui surgissent d'un sous-bois. Et je vis que la gourde se remplissait d'eau ; les mains la ramenaient de la surface et se mettaient à l'agiter. J'entendis le bruit frais du liquide dans le récipient et il me vint aussitôt une grande envie de boire. Cependant, le moine avait placé la gourde en

bandoulière et, s'appuyant sur une canne, il s'était remis en marche. Le personnage et le sentier disparurent encore une fois.

J'éprouvais dans toutes les fibres du corps une sensation de soif intense ; il me semblait entendre encore le bruit de l'eau fraîche dans la gourde agitée, et ce bruit qui remplissait mes oreilles provoquait en moi une telle nécessité de boire que je me levai pour prendre une carafe posée sur un guéridon et m'en verser un verre d'eau. Mais je compris que ce n'était pas cela qui apaiserait ma soif. Ce n'était pas la même eau limpide et mouvante que je venais d'apercevoir. Je voulus sonner le domestique ; mais ce n'était pas cela encore. Alors, je pris le verre et me précipitai vers la salle de bains, comme un homme qui sort du désert. Je puisai l'eau vive au robinet, d'une main nerveuse, et bus à grandes gorgées, avec délice.

Depuis, je ne passai aucun jour sans éprouver le désir intense de retrouver cette inquiétante hallucination. Je sentais bien que je n'avais pas tout embrassé et qu'il me restait à vivre cette vision où je m'étais apparu moi-même sous un aspect inattendu. Malgré la volonté que j'apportais dans ce désir et l'émotion que me faisait ressentir la seule présence de cette gourde sur ma table, je restai quelque temps sans pouvoir rattraper l'impression fugitive. Maintenant, toutes mes pensées convergeaient vers ce seul but. J'abandonnais sans scrupule mes spéculations quotidiennes pour me jeter à tout moment vers cette énigme qui m'obsédait. Je cherchais moins à en saisir le sens, la signification profonde, qu'à retrouver cette suite, cette solution, qui me manquait encore et que je commençais à pressentir. Ma curiosité vibrait comme une corde tendue à l'excès, et le désir confina bientôt à la douleur.

Le jour vint où l'émotion reprit sa clairvoyance par trois fois

éprouvée. Je venais de m'étendre sur la sultane, les regards dirigés vers la courge. Ainsi couché, dans cette position commode qui me prédisposait à l'engourdissement propice, je me revis sous le costume du vieil ermite en qui je m'étais reconnu. Je me vis devant moi, accroupi ; mon corps ne bougeait pas plus qu'une statue de pierre ; mes lèvres seules étaient en mouvement, elles prononçaient des mots dans une langue inconnue, mais qui me parurent très clairs, et je saisis sans aucune peine le sens de ce qu'ils disaient :

*« Ce qu'aucun mot ne révèle, ce qui révèle le mot, cela, connais-le vraiment, comme Brahman, non ce qu'on adore ici-bas.*

*» Ce que personne ne pense avec le mental, mais qui pense le mental, cela, connais-le vraiment comme le Brahman, non ce qu'on adore ici-bas.*

*» Ce que nul n'entend avec l'oreille, mais par qui l'ouïe est perçue, cela... »*

J'articulais moi-même les syllabes et, à mesure que les phrases se formaient, je me sentais bouleversé comme si leur signification m'apportait peu à peu la plus étonnante révélation. Je me dressai enfin et prononçai à pleine voix, les yeux écarquillés sur ma vision : « Oui, oui, je sais, c'est ainsi que cela continue... » Je voulus poursuivre, mais il me fut impossible de trouver encore un seul mot.

Les jours suivants, j'eus beau fixer la courge avec mes yeux avides d'hallucination, elle ne me montra plus que la sécheresse de son contour et je ne pus rien distinguer que sa forme insignifiante et banale. Cependant, ma nervosité ne faisait que croître. Je commençais à ressentir une grande faiblesse dans tous les membres. La marche m'était pénible et j'étais incapable de tout travail. Tourmenté par l'idée de la maladie, je fis appeler un

médecin. Il ne découvrit aucun signe inquiétant dans mon état et se contenta de me prescrire quelques jours de repos. Ce temps écoulé, me sentant presque remis, je retournai à la banque et je parvins à me raccrocher à mes travaux habituels.

Mais un soir, en rentrant du bureau, je fus brusquement saisi par la fièvre. Tout grelottant, je me déshabillai dans une sorte d'inconscience douloureuse, et me couchai dans mon lit. À peine fus-je étendu, que j'aperçus nettement devant moi l'entrée d'une grotte obscure. Elle était entourée de palmiers et de ces mêmes plantes aux formes étranges que j'avais déjà vues, et je remarquai la terre brune semée de cailloux qui couvrait l'entrée. Ayant baissé la tête, je vis la courge et ma main amaigrie, jaune et tremblante, qui la tenait ; cette main s'efforçait de porter le goulot à mes lèvres, mais vainement ; à chaque tentative, elle retombait lourdement sur le sol. Puis, la vision commença à s'obscurcir, les lignes se brouillèrent, une vapeur brûlante me passa sur les yeux. J'éprouvai dans tout le corps une violente douleur physique qui me tendait les muscles et les nerfs, et de terribles convulsions grouillèrent le long de mes membres que le mal semblait écarteler. « C'est la mort ! » pensai-je. Vraiment, j'apercevais la mort devant moi, dans cette obscurité bouleversée qui couvrait maintenant la vision disparue. Tout d'un coup, dans un dernier effort, je m'arc-boutai sur mon lit, et me dressai. Je pris ma tête entre mes deux mains et, sans comprendre ce qui se passait, toujours plongé dans cette obscurité terrible comme un gouffre, je demeurai quelque temps immobile, insensible, anéanti.

Lorsque j'ouvris les yeux, je vis avec étonnement que j'étais dans ma chambre, couché sur mon lit, entouré des meubles et des objets au milieu desquels j'étais habitué de vivre. Exténué, je

laissai retomber ma tête sur l'oreiller et je m'endormis bientôt d'un sommeil profond et paisible.

Je me réveillai, le lendemain matin, à l'heure habituelle. Il me restait le souvenir d'une sorte de cauchemar très agité dont je ne conservais que les lignes saillantes. Au physique, je me sentais tout à fait d'aplomb, la fièvre avait complètement disparu, mon cerveau avait repris son énergie coutumière, si bien que je pus sans peine poursuivre mes travaux de banque, comme si je n'avais jamais été forcé de les interrompre. Le même jour, après dîner, m'étant étendu sur la sultane, je regardai à travers la fumée de mon cigare la courge toujours posée à la même place sur la table. Mais je compris que cet objet ne possédait désormais plus aucun pouvoir ; il m'était devenu presque étranger, et je m'étonnai qu'il eût pu produire une telle impression sur mes pensées. Je pris la courge dans mes mains et la retournai en tous sens. « Que c'est laid et vulgaire ! » pensai-je très sincèrement. « Pourtant, il faudra que je conserve cette courge en souvenir... En souvenir de quoi ? » J'essayai vainement de fouiller ma mémoire. Mais je me mis à rire tout à coup : « C'est bien simple, poursuivis-je, en souvenir de cet ami qui m'en a fait présent ! » Et je continuai à rire, quelques instants encore, bruyamment.

La courge fut reléguée dans une armoire.

Il y a peu de jours, afin de consulter des papiers dont j'avais besoin, j'ouvris le tiroir où gisait le souvenir. La vue de cet objet me rappela l'étrange vision qu'il avait éveillée en moi, quelques semaines auparavant, et je pus y réfléchir cette fois froidement. Je constatai que j'avais gardé une image très nette de ces choses, mais je ne voulus pas m'attarder longtemps à ces rêves issus sans aucun doute d'un état morbide de mon cerveau surchauffé par l'accumulation des affaires dont j'avais eu à m'occuper à cette



époque. Pourtant, cette explication fut rejetée aussitôt et complètement anéantie par un fait imprévu. En effet, je me souvenais fort bien des paroles prononcées par le vieil ermite dans cette langue que je ne connaissais pas ; je pus les réciter tout haut, sans en omettre une seule syllabe, telles que je croyais les avoir entendues au cours de ma vision. Extrêmement frappé par cette mémoire qui semblait conférer la vérité à ce que j'avais pris pour un fantasme, je pensai que ces paroles au sens profond n'étaient peut-être que la traduction d'un de ces innombrables poèmes orientaux d'où elles paraissaient tirer l'origine. J'interrogeai là-dessus l'un de mes amis, très versé dans les arcanes de la littérature et de la liturgie brahmaniques. À mon énorme surprise, j'appris bientôt que les versets qui m'avaient été révélés n'étaient autres qu'un passage tiré mot pour mot du livre hindou des *Entretiens dans la forêt*, *Le Keno pani-shad* (1. 4, 5, 6.).

Voilà. Ne riez pas. Je sens, je suis convaincu que je fus moine et ermite, quelque part, sous le soleil, avant d'être banquier. J'ignore sous quelle forme je reparaitrai ailleurs, après cette vie. Mais je sais qu'une suite d'existences diverses m'attendent encore au sortir de celle-ci. Il est regrettable que tous les hommes qui pensent et s'inquiètent ne reçoivent pas comme moi quelque courge pour leur révéler ce que la réflexion et toute la philosophie du monde ne pourront jamais leur apprendre.

## La dame en noir

Je venais de monter dans un compartiment de première classe de l'express de Marseille, et je m'employais à caler mes valises parmi la charge du filet déjà très encombré, lorsque je me sentis violemment frapper dans l'omoplate. Un monsieur, occupé à la même besogne que moi et qui me tournait le dos, venait par mégarde de me planter son coude entre les épaules. Il s'empressa de s'excuser. Nos deux visages demeurèrent un moment face à face. Ma mauvaise humeur me quitta aussitôt car, dans cette figure bien portante et sereine qui me regardait, je venais de reconnaître un Russe que j'avais rencontré assez souvent à Monte-Carlo, l'hiver précédent. Seulement, je me souvenais qu'en ce temps-là le visage de cet homme était pâle, déprimé ; il présentait tous les signes d'une nervosité excessive, qui distinguent les joueurs incurables.

Je lui tendis la main et le félicitai de sa bonne mine. Il s'assit près de moi. Lorsque le train se mit en branle, la conversation était engagée. Je lui demandai s'il jouait toujours.

– Ah ! non, me dit-il. J'ai rompu définitivement avec le jeu. C'est, du reste, une histoire assez drôle. Vous connaissez aussi bien que moi la roulette : une vieille coquette qui donne sans compter à ceux qui sont gais et qui n'en ont pas besoin. Moi, j'étais triste à cette époque, et j'avais mes raisons. Je venais de quitter à grand-peine la Russie en pleine révolution, emportant

avec moi tout mon capital, quinze mille francs, que je comptais placer dans une entreprise de commerce quelconque, à Bordeaux ou à Marseille. Descendu dans cette dernière ville, je fis la connaissance d'un financier qui me proposa une affaire assez sérieuse. Je partis pour Nice où il habitait. En attendant son retour, les circonstances me poussèrent à Monte-Carlo, pour la première fois de ma vie. Le jeu me tenta. Ce jour-là, j'y laissai cent francs. Le lendemain, je retournai au casino, afin de réparer cette perte. Je rapportai mille francs après une heure d'opérations d'abord indécises. Comptant que j'avais neuf cents francs à perdre sans scrupule, puisqu'ils n'appartenaient qu'au hasard, je me remis à jouer le jour suivant. Mais la chance, cette fois, me fit faux bond, et je perdis deux mille francs de mes économies. Comme mon commanditaire ne devait rentrer à Nice que dans un mois, je continuai à jouer chaque jour, décidé cependant à renoncer à la roulette lorsque j'aurais reconstitué mon capital.

» L'ensorceleuse se moquait visiblement de moi. Quand j'arrivais presque au bout de mes ressources et que les derniers jetons me brûlaient les doigts, je me mettais à regagner une bonne partie de la somme perdue ; quand je me croyais sur le point de reprendre la totalité de mon capital, le hasard me faisait la grimace et je perdais de nouveau.

» Je devins un joueur à calculs. Je ne rêvais que combinaisons ingénieuses, changements de tactique ; j'inventais des méthodes inédites, des systèmes de pure mathématique. Je prétendais enlever la roulette, à force de ruse et de réflexion, comme un vulgaire jeu d'échecs. Chaque jour, je couvrais de chiffres les bulletins que j'emportais en entrant. Comme aucun de mes plans ne me procurait la fortune, je m'en remis, de guerre lasse, simplement au hasard. Mais la chance continuait à me boudier.

» C'est à cette époque que je vous rencontrai. Bien des fois, nous nous croisâmes dans la salle des pas perdus ; je sortais les poches vides, les joues creuses, crispant les doigts ; vous entriez, incertain encore du courant. De l'homme pratique que je représentais en arrivant dans cette ville, j'étais devenu le plus indécis et le plus superstitieux des joueurs. Avec une anxiété puérile, j'observais, je guettais les mille incidents, les particularités fugitives qui semblent orienter la chance et la malchance. Les joueurs de profession n'omettent aucune de ces opportunités ; elles sont comme l'aiguille aimantée de la boussole. J'avais remarqué, notamment, parmi les habitués de la salle, une dame en noir dont la présence opérait sur mon jeu comme un sort. Chaque fois qu'elle passait près de moi, avec son regard triste et fatigué, si je reprenais la partie, je gagnais à coup sûr.

» Un jour pourtant, le malheur me précipita jusqu'à la débâcle. Je quittai le casino, serrant dans ma poche le dernier lambeau de mon capital, un jeton d'un louis. Aveuglé par ma déveine, je traversai la terrasse, puis le jardin public, et je m'avançai jusqu'au-delà du pont du chemin de fer, d'où j'aperçus soudain la mer bleue, comme en me réveillant. Longtemps, sans pensée, je regardai les vagues qui s'effaçaient et renaissaient. Puis, comme le soleil baissait déjà, je revins sur mes pas. J'errai quelque temps dans le jardin, sous le feuillage raide des ficus, les yeux rivés au chemin comme pour y découvrir le fil égaré du bonheur. Je finis par m'arrêter dans cette étroite rotonde où se dresse une cage habitée par un couple de tourterelles. Là, je m'assis sur un banc, et, la tête entre les mains, j'attendis. Les roucoulements des oiseaux s'élevaient au-dessus de moi comme une plainte déchirante. Je sentis jusqu'au fond de mon être l'écho

de cette douleur aérienne qui semblait répondre à ma propre détresse. Bouleversé, plein de rancune contre moi-même, je versai des larmes amères et je me reprochai ma faiblesse, cet entraînement stupide qui m'avait acculé à la ruine. Tout était fini ; je ne voyais plus rien devant moi. J'aurais pu vivre heureux de mon travail, et maintenant, qu'allais-je devenir ?

» Tandis que je me perdais dans ces méditations, je regardai instinctivement le chemin du casino, et j'aperçus la silhouette de la dame en noir qui marchait de ce côté. Soudain, la certitude que la chance s'était brusquement tournée vers moi surgit dans mon esprit. Je me levai et me dirigeai tout droit par le chemin à la suite de cette femme. Dans la salle de jeu, je m'approchai de la première table ; au hasard, je fis rouler mon jeton sur le tapis vert. La fiche rouge s'étala sur le numéro 2. Puis je détournai la tête et cherchai, parmi la foule des joueurs, la dame en noir dont la présence m'avait ramené à la roulette. Je l'aperçus au fond de la salle, tournée de dos, devant la table du trente et quarante. J'entendis vaguement la mélodie du croupier :

» – Rien ne va plus...

» Après un moment, la mélodie reprit sur le même ton :

» – Deux, noir, pair et manque...

» Nullement étonné, d'une voix tranquille mais qui ne semblait plus m'appartenir, j'ordonnai de mettre le maximum sur le 2, en plein, et le maximum à cheval sur le 0 2. Je glissai le reste du gain négligemment dans ma poche, et mes yeux distraits cherchèrent de nouveau ma dame en noir.

» Je n'éprouvai pas la moindre surprise lorsque la voix du croupier annonça que le 2 sortait derechef. Calmement, mais d'une voix qui me parut plus étrangère encore, je prononçai :

» – Maximum sur les trois autres chevaux du 2, trois

transversales pleines, première transversale simple et deux premiers carrés, tous maxima.

» On m'avait rendu environ six mille francs. Je gardai cette somme dans ma main et dirigeai mes regards sur la dame en noir. J'avais à peine remarqué l'émotion qui commençait à agiter les spectateurs de la table. Pendant ce temps, un autre croupier avait pris la place du premier. Comme si cette nouvelle voix se bornait à proclamer la vérification de mes pensées, je l'entendis, sans le moindre trouble, annoncer pour la troisième fois :

» – Deux, noir, pair et manque...

» On m'avait remis plus de soixante-douze mille francs, au milieu des applaudissements du public. À ce moment, je me sentis une légère nervosité dans les doigts. Je plaçai les billets dans mon portefeuille, puis les retirai. Je n'étais plus maître de mes mouvements. On changea de nouveau de croupier. Je me souvins au dernier moment que je n'avais pas ramassé mes douze mises maxima. Comme je voulais les reprendre, la voix du croupier prononça le « rien ne va plus ».

» Ce fut encore le 2 que la bille indiqua pour la quatrième fois.

» Le bruit des applaudissements avait attiré de nombreux joueurs à ma table. Je me sentis le héros de cette foule qui me regardait par tous ses yeux brillants et envieux. Je repris alors ma mise entière et fis changer tous les jetons. Puis, les mains pleines de grands billets, sans savoir ce que je faisais, je me promenai autour des tables. En ce moment, les sens extraordinairement tendus, je perçus pour la première fois l'étrange ensemble des bruits de la salle. Ils se fondaient dans une sorte de ruissellement sec, à la fois glissant et brutal. Je cherchai des yeux la dame en noir parmi les groupes qui se reformaient ; je ne pus la retrouver.

Mais, en passant près d'une table, je remarquai qu'une chaise restait inoccupée. Comme si cette place était la mienne ou qu'elle m'eût été réservée par quelque attention bienveillante, je m'y installai aussitôt ; je déposai mes billets devant moi et recommençai à jouer grand jeu. Le croupier m'était sympathique, j'avais coutume de choisir la table où il opérait, parce que je prétendais connaître assez bien sa façon d'animer la roulette. Mais, cette fois, mes calculs me trompèrent ; ou bien fus-je trahi par ma nervosité. Après une demi-heure de guigne, de chute en rechute le monceau de billets s'était entièrement fondu. Je remuai mes poches ; dans l'une d'elles, je trouvai encore un louis. Je le jetai, le râteau l'emporta. Quelques pièces de monnaie restaient dans la poche de mon pantalon ; mais il n'y avait plus seulement de quoi faire une mise.

» D'un œil hébété, je regardai quelque temps encore tourner la roulette, puis je me levai et je sortis.

» Il me restait tout juste assez d'argent pour prendre le tramway. Je montai. Pendant une partie du trajet, je demeurai immobile ; j'étais figé dans une totale inconscience. Je ne voyais rien, mon cerveau était vide. Le mouvement monotone de la voiture semblait accentuer ce marasme de l'âme et de l'esprit.

» Tout à coup, un souvenir me tira de cette torpeur. Je me rappelai que j'avais reçu une lettre, ce matin ; comme j'étais en retard, j'avais glissé l'enveloppe dans mon veston, et j'avais oublié de la couper. Je fouillai fébrilement mes poches, sans la trouver. J'ouvris alors mon portefeuille. Ma surprise fut énorme, je ne pus croire à ce que je voyais : plusieurs billets de banque étaient tombés sur mes genoux. Je ramassai l'argent et comptai : il y avait quinze mille francs, exactement. Comment cette fortune se trouvait-elle là, à ma portée, alors que je me croyais entièrement



rincé ? Après toutes sortes de suppositions invraisemblables, je me souvins du moment où, devant la table de jeu, j'avais placé l'argent gagné dans mon portefeuille et l'en avais aussitôt retiré. Dans mon énervement, j'y avais sans doute laissé ces billets. Un simple hasard voulait qu'il restât juste la somme que j'avais emportée en me rendant en France.

» La lettre était également dans le portefeuille. Elle était datée de Nice et contenait un mot de ce financier que j'avais rencontré à Marseille ; il m'y exposait les conditions définitives de l'opération pour laquelle j'étais allé le trouver. Elles me parurent avantageuses et très acceptables, puisque j'avais récupéré la totalité de mon capital.

» Voilà mon histoire. Mes affaires marchent à merveille. Ma santé s'est rétablie, et j'espère que le démon du jeu m'a définitivement lâché. »

## Un crime incodifié

Elle n'avait pas la mine gaie, cette petite gare de province où j'étais obligé d'attendre le train pour Paris. Je rentrais d'une partie de chasse, et, comme j'avais oublié l'heure exacte du train, j'étais arrivé beaucoup trop tôt. Éreinté par l'exercice, je m'assis sur un banc, devant les rails, et regardai d'une humeur peu résignée le va-et-vient de deux ou trois employés qui se livraient nonchalamment à leur besogne réglée. Les seules distractions qui me visitèrent pendant le premier quart d'heure d'attente furent l'arrivée d'une paysanne assez laide qui déposa ses bagages près des miens, et l'amorce, vite étouffée du reste, d'une querelle entre mes deux chiens. Des pigeons roucoulaient sur le toit. Devant le mur d'en face, quelques roses trémières balançaient leurs tiges ; et c'était tout le mouvement de cette petite gare au visage banal et paresseux.

Je commençais déjà à perdre patience, lorsque la sonnerie électrique annonça le passage d'un train pour Orléans. Un long convoi, traîné par une asthmatique locomotive, se montra bientôt et fit un arrêt ponctué par un affreux crissement d'essieux. En regardant monter la paysanne, je songeai douloureusement qu'il me fallait attendre encore plus d'une heure dans les poussières de cette gare. Le train sifflait déjà. À ce moment, un voyageur débarqua d'une des voitures et sauta trop précipitamment sur le quai ; je vis le contrôleur s'élancer derrière

lui. L'employé paraissait agité et discutait avec le voyageur ; tandis qu'il remontait sur le marchepied du train qui s'était remis en marche, j'entendis qu'il prononçait des paroles irritées à l'adresse des individus qui se permettent de pénétrer dans le train sans billet. Les derniers wagons défilèrent lentement, et la gare retomba aussitôt dans sa torpeur d'après-midi provincial. Il ne restait qu'un homme de plus, cet inconnu rejeté du train au passage.

D'ennui, je me mis à observer ce nouveau personnage. Il marchait nerveusement, la tête baissée, le long du quai. Quand il passa devant moi, je fus étonné de reconnaître dans ce voyageur un écrivain que j'avais rencontré deux ou trois fois chez des amis, il y avait plusieurs années de cela. Je savais que ses débuts s'étaient manifestés avec quelque éclat ; mais depuis deux ans au moins aucun livre nouveau n'avait paru pour soutenir sa réputation. J'avoue que je fus choqué par sa tenue vraiment loqueteuse ; son visage était pâle, presque méconnaissable. Un moment, je me demandai s'il fallait lui parler ou détourner les yeux. Mais je m'aperçus presque aussitôt que, de son côté, le voyageur m'avait reconnu. Il eut le même geste de recul que moi ; sans doute avait-il remarqué mon indécision. Mais comme nos regards se rencontraient, il se décida à s'approcher. Nous nous saluâmes. Légèrement embarrassé, je lui demandai comment il allait, afin d'engager la conversation.

Sans aucune transition, pour toute réponse, il me dit avec un geste violent, exagéré :

– Il faut que j'arrive ce soir à Orléans ! Il le faut, il le faut, je dois le tuer...

Surpris d'une pareille apostrophe, je m'exclamai :

– Qui donc voulez-vous tuer ?